PROVINCE DU MANITOBA.

Lettre du R. P. Etienne Bonnald, Oblat de Marie Immaculée.

MISSION SAINTE-CROIX.

Cross Lake, le 27 juin 1901.

Mon Révérend et bon Père,

Voici un rapport bien simple qui mettra vos lecteurs au courant de notre mission en ce vaste district de Keewatin habité seulement par les Cris des marais ou Maskégons (Swampy crees) et évangélisés pendant soixante ans par les ministres Wesleyens. A notre arrivée en ce pays, il y aura bientôt trois ans, nous étions aux yeux des révérends méthodistes quantité négligeable. Un an après, le nombre de nos néophytes, notre belle chapelle et son joli clocher, leur firent jeter le cri d'alarme.

A l'heure qu'il est, c'est une véritable lutte, lutte sans trêve ni quartier de leur part ; narrons plutôt les faits.

Mon dernier rapport envoyé à mes supérieurs, finissait je crois au mois d'août, juste après le payement annuel, fait par un agent, aux sauvages des différentes réserves et de la nôtre en particulier.

A mon retour de Winnipeg, je fus accompagné par un maître et une maîtresse d'école catholiques que nous venions d'obtenir du gouvernement Canadien pour notre réserve.

Les protestants de l'endroit, même les plus aveuglés et trompés par leurs ministres, finirent par croire que les *grands chefs* (les ministres du gouvernement), prenaient les catholiques en considération.

Notre maison d'école en construction n'était pas encore

finir. Je m'étais mis en dette pour la compléter et non moins que les matériaux, la main d'œuvre manquait aussi. La Providence vint à notre secours d'une manière tout à fait inattendue de notre part. Une nuit d'octobre, pendant les premiers moments de notre sommeil, un cri perçant et insolite nous éveilla subitement. Je prêtai l'oreille, le cri retentit encore, c'était plutôt un sifflement très aigu. Je pensai à quelque oiseau nocturne posé sur le toit ou perché sur le tuyau du poêle. J'allais saisir mon fusil, quand trois coups de poing secouèrent la porte, j'endosse ma soutane pour ouvrir, et que vois-je? trois prêtres debout à côté de trois sauvages inconnus. C'est notre R. P. Procureur que je reconnais le premier. Il accompagnait notre révérend Père Vicaire et était suivi de mon très cher ami le R. P. HUGONNARD, DE QU'APPELLE. Je n'aurais jamais osé espérer tant de bonheur.

Leur arrivée réjouit toute notre population. Les protestants comme les catholiques vinrent les saluer et leur dire combien ils étaient heureux de les voir dans le pays.

Le dimanche, la chapelle fut pleine de la population mixte et le R. P. HUGONNARD qui leur prêcha en Cris, fut bien écouté. Ce bon Père, ainsi que le R. P. Vicaire, parlèrent souvent à nos gens dans leur propre langue. Le R. Père Vicaire arrangea l'autel, nous fit un pupitre et deux crédences, avec ce même esprit de foi qui anima Saint Joseph, dans l'atelier de Nazareth. Le R. P. HUGONNARD travailla à la toiture de la maison d'école et dota notre résidence d'une nouvelle porte et d'une nouvelle fenêtre. Les circonstances firent que tous ces bons Pères restèrent avec nous une semaine, nos gens ne les ont jamais oubliés et voudraient bien les revoir. A leur départ, le R. P. BEYS nous quitta, mais, nous l'espérons, pour peu de temps, afin d'aller au secours d'autres catholiques qui parlent la langue Crise, dans d'autres parties de notre territoire.

Le commissaire général du gouvernement pour les sauvages nous envoya le matériel nécessaire à l'usage des écoles. Pour le coup on finit par croire dans le camp ennemi, que le gouvernement nous regardait de bon œil.

Notre école commença en novembre, aussitôt après les glaces. Le ministre qui n'avait pas de maîtresse d'école, délégua sa propre fille. Mais les enfants étaient rares ; pour faire nombre, on acceptait jusqu'aux petits méthodistes qui tétaient encore. S'ils ne profitaient guère, ils faisaient au moins du bruit... et autre chose ; mais passons.

Notre école était très fréquentée, nous y avions jusqu'à trente-cinq élèves, d'où jalousie des protestants. La fille du ministre, en retournant chez elle, le soir, insultait, sur le chemin, les enfants qu'elle rencontrait revenant de notre école. Les Ecossais du village, quoique presbytériens, envoyaient leurs enfants chez nous. Notre maîtresse était une élève de l'école industrielle de QU'APPELLE. Parlant très bien l'anglais, le cris, et comprenant le français, elle enseigna très bien ses écoliers. Nous étions tous émerveillés des progrès que faisaient les enfants. La fille du ministre abandonna bientôt son école, et céda la place à un instituteur anglais qui la dirigea deux mois. En surplus de son travail ordinaire, il prêchait aussi au temple, où le ministre lui servait d'interprète, mais deux mois à peine après son installation, il abandonna lui aussi la place, et eut pour successeur, un américain, méthodiste comme lui, et dont le passage au milieu de nous fut aussi rapide.

Au mois de février, je fis mon voyage annuel à Winnipeg, en passant à Norway House, chef lieu du district. J'allai camper chez le chef de la réserve, où nous fûmes très bien reçus. Le soir un bon nombre de sauvages se réunirent là pour y rencontrer le prêtre catholique, et le

chef lui-même demanda une conférence et la prière commune.

Mon thème fut celui-ci.

Un seul Dieu, une seule Eglise, j'insistai surtout sur les sacrements, que ces pauvres méthodistes ne peuvent pas recevoir de leurs ministres. Je remarquai avec plaisir que ces pauvres protestants, à genoux comme nous, chantaient nos cantiques, qu'ils avaient eu l'occasion d'entendre et d'apprendre auparavant.

Le lendemain, avant de partir, nous fîmes ensemble la prière du matin catholique, avec nos braves gens et pauvres méthodistes, mais sans ajouter une nouvelle instruction. J'appris d'eux combien leur ministre est violent contre les prêtres catholiques dans ses sermons, et aussi avec quelle avidité scandaleuse et quelle sévérité il exige de ses ouailles, l'offrande annuelle des dix dollars par famille.

A notre retour de Winnipeg, nous fîmes encore une halte matinale chez le même chef. On nous attendait. J'y rencontrai un vieillard Cris de God'slatte ; ses compatriotes, me dit-il, désirent la visite du missionnaire catholique. J'appris là aussi le voyage du ministre de Norway-House à Cross-Lake pendant mon absence, c'est-à-dire l'entrée du loup dans ma bergerie. On me conta tout ce que disait le ministre depuis son retour à propos de notre mission Ste-Croix.

Remarquez que à mon premier passage, le ministre que j'avais rencontré au fort de la Compagnie, m'avait dit : je dois aller en bas du fleuve, mais pasavant votre retour de Winnipeg. J'avais dit celà au chef : non, me répondit-il, le ministre, ne vous attendra pas, il ira chez vous pendant votre absence.

Arrivé ici à la mission, plusieurs de nos gens qui avaient eu la faiblesse, ou, pour être à la fois plus chari-

table et plus exact, la curiosité d'aller l'entendre au temple méthodiste, me contèrent les mensonges de cet étrange Révérend fanatique.

Voici un spécimen de ses assertions.

1° Nous méthodistes, nous sommes plus nombreux que les catholiques dans l'univers.

2° Parmi les blancs, les savants, les riches et les puissants ne sont pas catholiques, mais protestants ou de quelque autre religion.

3° Les prêtres ne sont ici que pour un temps, ils vont partout et ne font que passer.

A son retour à Norway-House, il conta dans son temple, à ses correligionnaires assemblés : j'ai ramené à notre bercail neuf familles de Cross Lake. Or la vérité est qu'il ne put détacher de notre église aucune famille, pas une seule. A prix d'argent, un de nos catholiques, dont le cerveau est depuis longtemps dérangé, lui promit de s'enrôler parmi les méthodistes, ce qui eut lieu en effet, après mon arrivée ici. Ce demi-idiot, malgré sa femme et ses enfants, retourna à l'hérésie, moyennant un habit neuf complet, que lui donna le ministre.

Le révérend Nelson épiait à Norway-House nos catholiques qui passaient dans la Réserve. Une pauvre vieille veuve reçut de lui une robe de sa défunte femme, et le fils de cette veuve un bel habit. Ils furent sollicités et pressés de revenir au méthodisme, mais l'un et l'autre, quoique heureux de recevoir ce présent, restèrent insensibles à la tentation. Ils sont ici encore plus fervents que jamais, fidèles à leurs pratiques catholiques, sans que je leur ai jamais offert une épingle.

Pour vous donner une idée de ce révérend gentleman, je vous dirai qu'il a perdu sa femme dans le courant de l'hiver. Quelques jours après, j'avais occasion de le voir sans le connaître : il avait autour du cou un grand foulard

en soie de couleur bleue et écarlate et une cravate de même genre. Je fus bien surpris d'apprendre que c'était là le Révérend Nelson; il n'a pas longtemps porté le deuil de sa défunte.

Notre ministre qui scandalisa et choqua même ses corréligionnaires de Cross-Lake, avait annoncé une seconde visite dans le courant de l'hiver, mais il n'est plus revenu.

Quelques jours après mon retour de Winnipeg, l'agent du gouvernement pour les indiens, arriva ici, pour visiter la Réserve.

J'eus occasion de le voir, il m'invita au meeting qui devait avoir lieu.

Je l'y accompagnai ; le ministre méthodiste et son maître d'école entrèrent un peu après et je reçus d'eux, comme les autres messieurs, une poignée de mains. Homme digne et impartial, membre de l'église anglicane, l'agent respectait toutes les religions, mais détestait le bigotisme (le caractère distinctif des Wesleyens méthodistes), il eut à se plaindre de quelques détails dans la réserve, nota en passant qu'il avait été surpris de ne pas y voir hissé le pavillon canadien, tandis qu'il flottait sur les batiments de la Compagnie et à la mission catholique.

Il affirma publiquement que les catholiques au lieu de fournir le bois de chauffage à l'école méthodiste, le fourniraient à l'école catholique, et dit en particulier au chef qui est méthodiste, de veiller à notre école, comme à celle du ministre et d'avoir les mêmes égards pour notre mission que pour celle des méthodistes. Il se plaignit devant le ministre, de ce que les supérieurs Wesleyens avaient laissé passer tant de mois et d'années, sans se préoccuper d'envoyer un maître d'école.

Nous reçûmes à la mission, la visite de l'agent qui venait surtout pour l'école, il fut satisfait du local et des

exercices des enfants. Après son départ, le ministre wesleyen se plaignit de n'avoir pas reçu la visite de l'agent. Cette petite jalousie aigrit le parti qui nous déteste. Le dimanche suivant, le temple wesleyen retentit des anathèmes méthodistes, la poussière volait dans l'assistance ahurie, quand le ministre, d'une voix de stentor, envoyait à l'enfer tous les catholiques, confirmant ses affirmations par de formidables coups de poing sur la chaire d'où il pérorait. Les protestants de bonne foi disaient en sortant, mais cela n'a pas de bon sens, ce que dit notre ministre, allons plutôt écouter le prêtre, ce soir

Après-midi j'avais un auditoire moitié protestant, moitié catholique. Une parabole de Notre Seigneur, lue en cris et expliquée à ces pauvres gens, leur faisait plaisir et du bien. Aussi viennent-ils souvent.

Cependant, il y a beaucoup à faire pour bien christianiser ces sauvages, dont quelques-uns suivent peut-être la lettre de l'Evangile, mais très peu l'esprit. Le méthodisme, en ce pays, n'a fait que des bigots, des hypocrites, sans coopérer en rien à la moralisation de la population.

Les ministres n'ont travaillé que pour mammon, je veux dire, l'argent, le bien-être, les plaisirs. Les sauvages les ont malheureusement suivis dans cette voie et sont devenus pires, sous la direction du ministre, qu'ils n'étaient dans les ténèbres de l'infidélité.

L'autre jour, un autre ministre est passé ici en canot, c'était même un bishop, évêque anglican, allant visiter la mission anglicane de *Splite Lake*, en bas du fleuve Nelson.

Il y avait sur le rivage d'une île, en face de notre mission, une famille méthodiste, qui désirait faire baptiser un enfant de trois mois. Leur ministre étant absent, ils étaient heureux de le faire baptiser, comme il arrive souvent, par un ministre anglican protestant, comme les wesleyens.

L'évêque anglican leur répondit : *Je suis évêque, ce n'est pas mon ouvrage de baptiser.*

Cette étrange, mais caractéristique réponse qui me fut rapportée par un sauvage méthodiste, qui lui-même en était scandalisé, me fournit le sermon pour le lendemain dimanche.

Il y avait beaucoup de protestants, j'en fus bien aise. Cela me rappelle un cas semblable, il y a quelques années, pendant un voyage d'hiver dans le nord de la Saskatchewan. Je venais de rencontrer le ministre, archidiacre ou quelque chose d'analogue dans l'église anglicane. J'arrive au camp du village Indien d'où venait de partir le Révérend.

Une vieille grand'mère vient me trouver. Toi, prêtre français, est-ce que tu ne baptiserais pas la fille de ma fille ? Mais, répondis-je, vient-elle de naître ? Elle a trois mois. Mais,repris-je, votre ministre était ici aujourd'hui ? C'est vrai, dit-elle, mais ce n'est pas un simple ministre, il est presque évêque et lui ne baptise pas *cette sorte* d'enfants. Je compris au langage de la vieille,que l'enfant était illégitime. Je fis comprendre à ces pauvres gens l'orgueil, l'ignorance ou la bêtise de leur *archidiacre* et je baptisai l'enfant.

Le chef présent me remercia, non sans décocher force quolibets à son ministre.

J'ai oublié de vous dire que, dans mon voyage à Winnipeg, cet hiver, j'ai fait deux rencontres extraordinaires, d'abord celle du ministre anglican du lac Bourbon, sur la Saskatchewan, les Anglais appellent ce lac comme les Indiens, lac du cèdre. Entrant dans la maison où j'ai l'habitude de camper, je me trouve en face de M. Pritchard, le Rév. Pritchard, que ses ouailles appellent le bigame — il y était de passage aussi, allant au grand rapide, au secours de ses ouailles, menacées sans doute par la présence du P. Rapet, qui venait d'y arriver.

Je dis en particulier à la maîtresse des céans, que j'allais camper ailleurs, pour ne pas gêner le ministre. Non, non, dit-elle, restez ici, notre ministre ne fait jamais de prière. C'est bien, je camperai ici, mais j'irai chez Sonas faire la prière. Alors, dit-elle, nous irons là prier avec vous. Voilà bien une chose convenue. C'est en effet ce que nous fîmes. Les protestants ne firent aucune attention à leur ministre et vinrent avec nous, nous écouter chanter, et prier avec nous. Il paraît que le ministre vint à la porte, mais n'osa pas entrer.

L'autre rencontre fut celle du bon et révérend Père Rapet au grand rapide ; depuis plus de vingt-cinq ans qu'il est dans le pays, c'est la première fois qu'il nous était donné de nous voir. Lui dans le Vicariat de la Saskatchewan et moi étranger désormais à ce Vicariat, où j'ai passé toute ma vie, nous pouvions nous donner la main.

Là, j'eus l'occasion de féliciter un bon vieillard, métis anglais, qui était venu voir sa parenté, à Cross-Lake, l'été passé et qui venait d'abjurer l'hérésie entre les mains du R. P. Boissin.

La nuit passée en compagnie du R. P. Rapet fut sans sommeil, on le comprend ; nous avions tant de récits à nous faire. Je souhaite bien vivement de le revoir un jour.

Le lendemain, nous étions sur une île du lac Winnipeg et nous y achetions d'une protestante, avec le tableau de la cène et du crucifiement, les poissons qui nous étaient nécessaires pour la nourriture des chiens de nos deux traîneaux.

Malheureusement nous perdîmes notre direction sur le lac et nous restâmes quatorze heures sans manger.

C'est le seul grand voyage que j'ai fait cet hiver.

Ici, à Cross-Lake, deux fois seulement en hiver je suis parti, une fois à la fin de janvier, pour aller voir mes ca-

tholiques éloignés, mêlés aux protestants et que le ministre avait essayé de débaucher dans une récente visite. Il en était revenu triomphant, parce que il avait ramené à son bercail une brebis galeuse, sans beaucoup s'inquiéter de sa valeur morale, c.-à-d. pour parler clairement, il avait reçu une folle, de mœurs légères, que nous avions chassée de notre église l'été passé, parce qu'elle ne voulait pas quitter l'occasion prochaine et publique, dans laquelle tout le monde la savait engagée.

Le second voyage que je dus faire, fut pour aller rebaptiser sous condition un enfant qui se mourait (il en est mort beaucoup cet hiver dans le pays). Le bon Dieu a récompensé la foi de ces bonnes gens. L'enfant est très bien portant aujourd'hui. Je dus à cette occasion chausser encore la raquette et marcher ainsi quarante-cinq milles anglais, ce ne fut pas sans difficultés.

Les parents de l'enfant voulurent gratifier le missionnaire, en lui donnant un gros esturgeon de quatre-vingt livres et une somme de trois dollars. Il faut remarquer que c'étaient des métis Sauteurs de la rivière rouge, venus en ce pays pour le commerce des esturgeons.

Quelque temps auparavant, deux enfants catholiques étant morts dans le village, un des conseillers de la réserve, protestant, ainsi que toute sa famille, voulut que son enfant nouveau-né, fut catholique. J'aurais désiré qu'il vive, le bon Dieu en a décidé autrement.

L'autre petit défunt appartenait à une famille catholique et j'ai remarqué avec peine que cette mort a refroidi et comme découragé la mère, peut-être à cause du manque de foi.

Je dirai en finissant, que Dieu vient d'infliger à la secte fanatique des méthodistes, une humiliation qui leur fait baisser la tête en ce moment.

Le premier de leurs catéchistes, le ministre en second,

grand prêcheur pour la jeunesse et le factotum des inspecteurs Wesleyens, vient d'être surpris en flagrant délit d'adultère, et *mentita est iniquitas sibi.*

Maintenant, si je consulte mon registre de baptêmes, je trouve depuis deux ans et demi, plus de 150 baptêmes de protestants.

Il serait à souhaiter que nous pussions achever la conversion des âmes dans cette localité et puis envoyer ailleurs d'autres missionnaires, mais le nerf de la guerre nous manque ici comme presque partout ; de là vient que toutes nos œuvres végètent et sont en souffrance.

Pour moi, je suis à bout de forces et je ne vois pas comment nous pourrons avoir et entretenir les bonnes sœurs, que nous désirons et dont nous aurions tant besoin pour nos femmes chrétiennes et surtout pour la direction de nos petites filles et leur formation à la piété chrétienne.

Que le bon Dieu inspire à quelques-uns de vos lecteurs, la pensée de nous venir en aide! Croyez bien, mon Rév. et bon Père, aux meilleurs sentiments de votre très humble et pauvre frère en N. S. et M. I.

Etienne BONNALD. O. M. I.


